

Boucler le cercle (... ou l'ellipse)

INTRODUCTION — En mai, les étudiants de dernière année de PARTS présentent au Kunstenfestivaldesarts leur projet de fin d'études dans le parc du château de Gaasbeek. Il s'agit de la sixième collaboration entre Jolente et Anne Teresa De Keersmaecker, qui ont imaginé le projet et accompagné sa réalisation. En s'emparant de deux textes, le *Somnium* de Johannes Kepler et *A Midsummer Night's Dream* de William Shakespeare, elles explorent avec les étudiants l'interaction entre danse et texte, en dialogue avec l'environnement naturel.

Votre collaboration connaît de nombreux précédents : *Just Before* (1997), *Quartett* (1999), *I said I* (1999), *In Real Time* (2000) et *Kassandra* (2004). Jolente et Kuno Bakker font par ailleurs partie de l'équipe enseignante de PARTS. Qu'est-ce qui vous a amenées à collaborer à nouveau pour *Somnia* ?

ATDK : C'est la première fois que je conçois un spectacle pour et avec les étudiants de PARTS. Jusqu'à présent, je m'étais contentée d'ateliers. Jolente y enseigne régulièrement. Il faut savoir que les statuts de PARTS, dès sa création en 1995, précisent que théâtre et texte devaient faire partie des enseignements d'une formation centrée sur la danse et le mouvement. *Somnia* élargit une idée exploitée dans *Work/Travail/Arbeid*, où je tentais d'extraire la danse de la boîte noire du théâtre pour la transposer dans le cube blanc du musée. Le passage à l'environnement naturel en était une suite possible. Ma fascination pour l'astronomie y a contribué. Elle a été tout particulièrement stimulée par la découverte de *Somnium*, petit opuscule magnifique et captivant écrit par Kepler, à mi-chemin entre science et science-fiction. J'avais envie, en outre, de continuer à travailler le texte et en particulier le théâtre de Shakespeare, comme je l'avais déjà fait avec *As you like it* dans *Golden Hours*. Tout cela m'a amenée à vouloir reprendre ma collaboration avec Jolente et à réaliser avec elle et pour les étudiants un projet de fin d'études dans lequel la relation entre danse, musique et texte parlée tiennent un rôle majeur ; le tout se déroulerait dans un nouvel environnement plein de défis : un bois sous le ciel étoilé. Réunir toutes ces influences, toutes ces expériences, c'était boucler le cercle.

Vous avez acquis toutes les deux une certaine expérience avec les étudiants de PARTS. Dans ce processus, quelle a été pour vous l'expérience la plus surprenante ? Qu'est-ce qui vous attire plus particulièrement dans le travail avec ce type de groupe ?

JDK : Travailler avec des non-acteurs induit pour moi une sorte de « liberté élémentaire » et de sincérité. Je remarque aussi chez les étudiants de PARTS cette hardiesse avec laquelle ils se précipitent vers l'inconnu, se « lancent » sans hésiter. Bien sûr, on ne peut pas généraliser, mais d'après mon expérience, les étudiants en formation de l'acteur sont généralement plus « pondérés ». J'aimerais parfois leur communiquer ce « souffle » qui traverse d'un même élan la tête et le corps.

ATDK : Il ne faut pas non plus oublier que la grande majorité des étudiants de PARTS n'est pas anglophone, alors que la langue (anglaise) et le texte jouent un rôle important dans ce projet. Il est donc très pertinent de s'interroger sur la façon dont on incarne une pensée, dont on intègre la langue et lui donne forme et expression avec son corps.

IDK : Et quand de surcroît on parle, comment se fait-on comprendre dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle ? Comment peut-on établir une connexion qui soit sincère ? Mon idée, c'est qu'il faut mordre dans les mots, les rendre presque physiques. Certains étudiants de PARTS y arrivent très bien — du fait peut-être du rapport à leur corps. J'ai été impressionnée par la rapidité avec laquelle certains d'entre eux parviennent à maîtriser une langue. C'est indéniablement lié aux ateliers qu'ils ont suivis à PARTS.

ATDK : Le groupe est très hétérogène, mais on remarque effectivement une capacité commune à improviser, à créer du matériel, qu'il s'agisse de mouvement ou de texte. Quand on leur demande de réfléchir activement avec nous, ils sont pleins de ressources.

Comment avez-vous abordé l'organisation du processus de travail ? Un si grand groupe de danseurs ... et tant de texte...

IDK : Au moment où je vous parle (*début avril 2019, ndlr*), nous suivons encore deux pistes différentes. Avec moi, les étudiants travaillent sur *A Midsummer Night's Dream* ; après avoir étudié le texte, nous commençons vraiment à entrer dans la question du *jeu*. Cette phase permet de construire une première mise en scène « de surface » – ce qui n'est pas si simple, avec 44 personnes ! Il y a pour le moment quatre distributions différentes. Dans chaque scène, les performeurs ayant le même rôle apprennent le texte ensemble et le jouent ensemble. Ils peuvent ainsi s'aider, se stimuler, commenter leur interprétation et se donner des idées. Avec les étudiants qui sont moins doués en langue, mais très expressifs, je peux, grâce à mon expérience à PARTS, chercher d'autres idées pour travailler le texte et le contenu.

ATDK : La ligne de texte et celle de danse ont évolué parallèlement, dès le début. Durant la première période de répétition, nous sommes allés plusieurs fois au parc du château de Gaasbeek ; nous y avons surtout effectué un gros travail préparatoire visant la création d'un matériel de base pour le texte et les mouvements. Le matériel de mouvements découle d'exercices d'improvisation très ciblés et d'un vocabulaire propre aux étudiants, élaboré individuellement de telle façon que ces mouvements, greffés sur leur corps, puissent ensuite être partagés par l'ensemble du groupe. Dans la dernière phase, nous quitterons le studio de répétition et nous retournerons travailler sur le site. J'ai toujours puisé une grande inspiration dans l'observation et l'étude de la nature. Dans ce bois, l'expérience est directe.

Cette expérience directe de la présence naturelle, comment oriente-t-elle le travail ?

IDK : En termes de volume de la voix, par exemple. Nous devons l'adapter à l'espace ouvert et aux bruits de l'environnement.

ATDK : Cela aura des répercussions sur *tous* les plans, et c'est d'ailleurs le but. Ce n'est qu'en allant dans le bois que nous verrons clairement comment l'ensemble prend forme et trouve sa place dans ce cadre particulier. Si une grande partie du matériel, texte et danse, est déjà élaborée, rien n'est encore « fixé ». Au cœur de la forêt, nous ne retrouverons pas les conditions dans lesquelles nous avons travaillé jusqu'à présent ! Si l'espace de *Work/Travail/Arbeid* au WIELS ou au Centre Pompidou, par exemple, était beaucoup « plus fluide » que celui d'un théâtre, l'étendue dont nous disposerons ici est encore bien plus vaste — et difficile à appréhender à l'avance. Nous revenons aussi de

nuit, comme dans *En Attendant* ; la lumière, plus précisément la lumière qui disparaît au crépuscule, sera donc également un facteur important.

Le programme de *Somnia* évoque la quête d'une esthétique écologique. Ce spectacle est-il une tentative pour accorder nature et culture ?

ATDK : La question du lien entre culture et nature est en tout cas plus pertinente que jamais, a fortiori pour la jeune génération à laquelle appartiennent les étudiants et qui est descendue dans la rue ces derniers mois. Cette question a également pris davantage de place dans mon travail au cours des dernières années. En 2007, j'ai, avec *Keeping Still*, réalisé pour la première fois un spectacle exprimant de façon directe et concrète ma préoccupation pour la Terre et le climat. Un an plus tôt était paru le documentaire *An Inconvenient Truth* de Davis Guggenheim ; au même moment, je rencontrais Ann Veronica Janssens, avec qui j'ai travaillé sur *Keeping Still*. Cela a été le point de départ d'une sorte de *minimalisme esthétique-écologique*. Non pas le minimalisme à la Steve Reich, que j'avais tant fréquenté, avec ces boucles répétitives — mais plutôt un retour à ce simple motif : « less is more ». Une tentative d'engager au maximum un minimum absolu, à savoir le corps dansant. Tout ramener au corps, et l'utiliser extensivement. La question du *durable* me préoccupe toujours davantage, comme citoyenne autant que comme artiste. La nature, au même titre que la musique et que les danseurs, je la reconnais comme un de mes partenaires essentiels. J'y puise mes idées pour organiser le temps et l'espace. Je n'ai jamais développé un rapport romantique à la nature ; tout est basé sur l'observation, au sens presque scientifique du terme.

Le titre du spectacle renvoie à deux œuvres quasi contemporaines, *A Midsummer Night's Dream* de Shakespeare (1595) et *Somnium* de Kepler (1609).

ATDK : Nous sommes partis du petit ouvrage de Kepler, le fameux astronome allemand dont le travail, passionnant, a été d'une grande importance pour les découvertes de Newton. Il a formulé trois lois qui prouvent entre autres que la trajectoire des planètes autour du soleil n'est pas circulaire, mais elliptique. Il a également rédigé un traité important sur l'« harmonie des sphères », cette théorie selon laquelle les rapports dans le cosmos sont régis selon les mêmes principes que ceux que révèle la musique. *Somnium* est un écrit moins connu, en réalité de la science-fiction avant la lettre, qui développe des idées astronomiques sous la forme d'un récit fantastique. Tout comme *A Midsummer Night's Dream*, la pensée de Kepler insiste sur les rapports entre l'homme et le monde naturel. Shakespeare développe ici le même contraste fondamental que dans *As you like it* : milieu urbain contre nature. Le passage de l'un à l'autre se présente presque comme un processus alchimique de transformation.

Une thématique écologique, donc, qui vous a menés vers cette « esthétique écologique » ?

ATDK : Je trouve particulièrement remarquable le monologue de Titania à la première scène de l'acte II. Avec son mari Obéron, le roi des elfes, elle règne sur la nature ; mais leur dispute provoque un profond déséquilibre. Les rivières sortent de leur lit, les champs sont inondés, le bétail meurt, les céréales pourrissent et les saisons sont sens dessus-dessous. Ce que décrit Titania, c'est tout simplement une catastrophe écologique ! De plus, elle conclut par les mots « We are their parents and original »,

autrement dit : *nous* sommes responsables. Ce monologue est en réalité une traduction historique, ou une prémonition, de la catastrophe actuelle et de la responsabilité de l'homme sur la Terre. Le monde tel que nous le connaissons est en train de disparaître, mais nous ne nous en rendons pas compte. On nous parle des ours polaires en voie de disparition, mais nous ignorons combien d'espèces d'oiseaux, d'insectes et de plantes disparaissent actuellement à toute allure, mettant toute la chaîne de production alimentaire en danger. J'ai ainsi voulu, avec *Somnia*, créer autant pour les étudiants que pour le public, un cadre dans lequel ils peuvent très directement faire l'expérience de la nature, et cela à travers le « milieu » le plus intime de l'homme : le corps dans lequel il vit et existe. Nous sommes restés persuadés de notre bon droit à dominer et exploiter la nature ; mais notre présence corporelle nous rappelle sans cesse que nous co-participons à cette nature. Cette expérience repose sur la prise de conscience qu'en détruisant notre environnement, nous accélérons notre propre fin. Tel est le défi auxquels nous serons confrontés dans les décennies à venir.